



J.L. TAYLOR & CO. NEW YORK - CHICAGO

Here is a very neat and Smart Style

but for a correct idea of Our Style Offering you ought to see our Full Display of models

We have every style in vogue, together with a wealth of beautiful fabrics that in sure to appeal to you, no matter what your taste may be.

Ordering your Clothes to Measure will compensate you in many ways in return for the time consumed in having them specially cut and made for you.

Popular Prices

D. A. Bouchard & Co. MADAWASKA, MAINE.

\$5.00 pour \$4.00 Et la valeur de chaque piastres augmente.



La petite épargne a maintenant sa part du fort intérêt que rapportent les valeurs du Dominion.

Timbres d'Épargne de Guerre



Ils coûtent \$4.00 ce mois-ci et seront rachetés \$5.00 en 1924. Ils sont en vente dans les bureaux de mandats-poste, les banques et partout où est mis en montre l'écusson aux trois lettres "W.S.S." surmontées du castor symbolique. 24F

SIROP DE GOUDRON ET D'HUILE DE FOIE DE MORUE DE Mathieu CASSE LA TOUX

Gros facons. — En vente partout. CIE. J. L. MATHIEU, Prop. SHERBROOKE P. Q. Fabricant aussi les Poudres Nivonides de Mathieu, le meilleur remède contre les maux de tête, la Névralgie et les Rhumes Fiévreux.

LES CHOSES QUI S'EN VONT...

LES MOULINS-A-VENT

De notre temps, c'est à dire à l'heure reculée, le voyageur qui montait de la Pointe-Lévis à Pain Sec ou qui descendait de Sommerset à la Rivière du-Loup, percevait partout dans les campagnes, comme un clocher au-dessus des bâtiments des cultivateurs, un bras de moulin-à-batte. C'était un peu comme les stylos de nos jours tout le monde en avait. Personne d'ailleurs ne songeait à s'en plaindre, le paysage moins que tout autre ; et le pauvre voyageur, lui, trouvait ainsi sur sa route, comme des jalons, ces bras terminés par une croix qui semblait tenir une benédiction élevée sur son voyage.

J'ignore si, aujourd'hui, il y a encore des voyageurs sur les vieilles routes, si généralement bordées de fraubois et de cerises à grappes ; tout est si changé ! Sommerset, on n'a jamais su pourquoi, est devenu Plessisville. La Rivière du Loup, dont la rivière est bien encore là, mais où il n'y a jamais eu la queue d'un loup, a pris — peut être à cause de cela — le nom plus aristocratique de Fraserville. Et ainsi de suite un peu partout dans le pays.

Serait-ce le mot magique de ville, ajouté parfois ou substitué trop souvent à celui de la paroisse, qui nous voudrait ces changements ? Seuls, pourrait nous le dire les auteurs de ces innovations ridicules. Quoi qu'il en soit, si vous passez aux jours d'aujourd'hui, sur ces mêmes chemins du roi, à dix lieux à la ronde, vous ne verrez plus un seul moulin-à-batte ; et ce que l'on peut constater aussi à l'œil nu, c'est que le paysage est d'une platitude admirable.

Autrefois, les bâtisses de la ferme, avec ces bras de moulin en guise de mâts, paraissaient, — dans la houle des blés et amarrées au quai des chemins — des navires à l'ancre ; et ce qui est exquis, des navires qui ne partent jamais. Maintenant, les bâtiments farauds s'écrasent autour de la grange fardée qui a, le plupart du temps — humiliante réminiscence — un gi rouette : ça vire toujours, ça crie souvent, ça reluit quelquefois, et avec tout cela c'est inutile.

Le moulin-à-batte, lui, ne virait pas toujours, ne criait pas souvent, ne reluisait jamais, et mal gré tout cela était utile. Sans aucune prétention de figurer jamais dans l'illustre généalogie du mouvement perpétuel, le moulin ne virait pas toujours. Peu d'aut une grande partie de l'année, il se permettait à peine des quarts de tours, lorsque par coadescence, il voulait servir de balançoire aux enfants. C'est justement là qu'il criait quelquefois, et ce devait être de joie, comme ces grands pères qui rient en faisant sauter leurs petits fils sur leurs genoux.

Les hirondelles en quête de bonheur en notre pays, accouraient attirées par ces cris de joie. Charmées de voir le vieux colosse se prêter si complaisamment aux caprices des tout petits, et subitement apprivoisées elles-mêmes par sa douceur, elles bâillaient leurs uids dans la grand'roue. Pour calmer alors la sollicitude inquiète du jeune couple, le moulin laissait garoter ses bras de géant avec les souples liens de leurs envois gracieux, noués et renoués sans cesse près du nid. Il devenait si impassible, que la mousse veloutait son frein, jusque sous la roue, tandis qu'à ses pieds, l'herbe St Jean, la marguerite et le pissenlit lui prodiguaient leurs peu estimables richesses.

Lorsqu'à l'automne, les hirondelles repartaient avec la génération nouvelle pour le "pays où fleurit l'orange", le moulin, témoin discret de leur bonheur passé, les regardait partir et les suivait très loin, de son geste d'adieu triaté. Seule la neige qui avait rencontré les voyageurs en chemin et qui

lui en apportait des nouvelles, avait le pouvoir de le réveiller, de le tirer de son engourdissement. Obéissant alors aux secrètes puissances du devoir, et peut être aussi pour finir ses petites amies absentes, le moulin se laissait poser des ailes et préparer pour la saison des batages.

Cette saison de son annuelle activité s'ouvrait dans les premières semaines de l'hiver, avec un bon vent de nord-est, qui, s'il est bien franc, est — entre parenthèse et même sans parenthèse — le vent classique pour écorner les bœufs. Les préparatifs qu'il réclamait n'étaient d'ailleurs ni longs ni compliqués : enfoncer quelques carrelers, resserrer quelques coins. Après avoir huilé l'arbre de la grand'roue, il était prêt à marcher. Au premier bon vent, il n'y avait plus qu'à décroter le moulin. Alors l'une après

l'autre, les fibres vergues s'abaissaient, s'inclinaient jusqu'à terre, vaincus par la force impérieuse du vent, tandis qu'à l'intérieur de la grange retentissait un roulement de tonnerre dans une nuée de poussière. Les gerbes montaient sur le pont, pour redescendre dans la grand'passe en paille assouplie, tandis que dans l'ombre, le grain pleurait ses larmes d'or.

Ordinairement, la journée du batage commençait après le train du matin, alors que le vent n'est encore ni régulier ni violent. Sur les dix heures, alors qu'avec le soleil il avait pris de la force, il fallait souvent dévolter un peu, à moins que le vent lui-même nous eût prévenus ; alors on en était quitte pour aller crer les voiles dans les écorces du ruisseau, sinon plus loin, piquées dans quelque banc de neige. Vers les quatre heures, avec le soleil baissant, le vent perdait de sa violence ; et comme en hiver la brunnante vient vite, ou avait autant d'acquiescement à décroter le moulin, et d'aller faire le train du soir.

Plusieurs fois, pendant la journée, la grand'mère, derrière sa fe

nêtre, avait daigné arrêter son rouet, et après un coup de pouce à la câbline, la main en abat-jour devant les yeux, elle avait suivi du regard les mouvements du moulin. Il était si joli d'ailleurs ! Qui ne l'aurait pas admiré lorsque sa silhouette grise se profilait sur le toit de chaume vergé de la grange, aux bords duquel la poudrière accrochait ses franges flottantes ! Il semblait alors défier les rafales qui poussaient le long des clôtures ou dans les couloirs, pour l'amasser en bancs, toute la neige de la dernière bordée. Il était d'une joliesse si captivante, qu'il n'en fallait pas plus pour calmer les cris du petit dernier qui faisait ses dents : la grosse bête consolait de tous les chagrins, guérissait de tous les maux.

Maintenant, les enfants peuvent faire leurs dents tout seuls et crier comme on sait. La mère sera peut-être encore là pour les doter et les consoler, mais elle n'aura plus la grosse bête à leur montrer. Le beau vir-vir est parti... chassé par l'impitoyable progrès.

Avant de disparaître toutefois de nos horizons et de fuir devant ce maître d'hier, les moulins ont protesté ; comme jadis devant Don Quichotte, ils ont résisté ; que dis-je, ils se sont abaissés jusqu'à faire des concessions. Oui, des concessions : voyez plutôt. Ils ont consenti d'abord — et qui dira avec quelle peine — à se laisser couper les ailes. C'était, du même coup, leur enlever une partie de leur gloire et toute leur beauté ! ils se sont résignés pourtant.

Hélas ! ce n'était qu'un prélude (Suite à la quatrième page) ;

Ne Toussiez Plus ! Employez, dès le début d'un rhume TAROL et votre rhume guérira facilement. Tarol est composé de Goudron, d'Huile de Foie de Morue et autres médicaments efficaces. Il soulage et guérit toutes les affections des voies respiratoires. En Vente Partout. DR. ED. MORIN & CIE, Limitée, Québec, Canada.

Mystérieux Couloirs Souterrains

Les Grottes Nakimu à Glacier



Les grottes Nakimu qui attirent depuis leur découverte, des centaines de touristes à Glacier en Colombie-Britannique, sont certainement, avec leurs étranges couloirs creusés à même le roc par un ancien torrent, l'une des curiosités qui méritent le plus d'être signalées aux visiteurs qui se rendent dans les montagnes Rocheuses. En effet, grâce à M. Deutchman qui découvrit il y a une douzaine d'années les mystérieux souterrains de la vallée Cougar et qui, depuis qu'il en a été nommé le gardien, a exécuté toutes sortes de travaux pour en faciliter l'accès, on ne peut recommander une excursion plus intéressante à tous les points de vue, que celle de ces grottes. Le départ s'effectue ordinairement de l'hôtel Glacier, bâti à l'ombre du glacier géant de l'Illecillewaet, et comme la distance à parcourir est sans longue, gris de sept milles, ainsi qu'à cause de l'altitude, on fait le trajet à dos de jockey. Point n'est besoin de guide, car le sentier est facile à suivre et les petits échevaux de l'hôtel ont le pied sûr et connaissent mieux la route que quiconque ; on n'a qu'à se laisser aller et garder son énergie pour dompter le frayeur que causent même parfois aux âmes entraînés, les précipices qu'il faut côtoyer ici et là. Le

sentier longe d'abord le mont Sir Donald, le mont Chesop et s'élève ensuite graduellement le long de la vallée Cougar jusqu'à ce qu'enfin on ait atteint le cabane du gardien des grottes, à 7,800 pieds au-dessus du niveau de la mer. M. Deutchman s'est construit ici, une confortable habitation tout près de l'entrée d'une des cavernes, et c'est là qu'il reçoit les visiteurs, toujours empressés de leur être agréable et de leur servir de cicérone jusque dans les profondeurs de la montagne. Avant de s'aventurer dans les souterrains on se munira chacun d'une lampe portative puis l'on se glisse à la file, le long du premier boyau qui conduit à une espèce de salle basse, où les faibles rayons des lampes font les plus curieux effets sur les murs striés qui en supportent la voûte, elle-même toute dégouttante de l'eau qui suinte à travers le roc. On descend encore deux ou trois échelles glissantes et humides, on traverse d'autres salles non moins intéressantes que les premières, surtout pour celui qui s'intéresse à la géologie, car on peut très bien distinguer dans certains endroits, la superposition des couches de roc stratifié, puis on commence à percevoir un grondement sourd, qui se change bientôt en un véritable vacarme à mesure qu'on s'approche

de la cause de ce bruit, un torrent qui nous empêche maintenant d'aller plus loin, tant l'eau glaciale se précipite avec force à travers la grotte. Celle-ci n'est d'ailleurs que l'ancien lit de cette rivière souterraine qui, au cours de certaines d'années, s'est creusé un autre passage plus bas, mais chose curieuse, on n'a pas encore découvert où elle déverse son eau. Elle n'a aucune issue dans la vallée de l'Illecillewaet, certainement il existe à une quarantaine de milles de là, des sources qui ne lui sont pas étrangères, pense M. Deutchman. On revient maintenant sur nos pas à la lueur falote des lampes portatives et l'on émerge enfin à l'orifice de la grotte, heureux de revoir la lumière du soleil, après cette étrange excursion dans les entrailles de la montagne. M. Deutchman, toujours aimable pour ses visiteurs, nous invite à nous reconforter chez lui avant le retour. On cause encore quelques instants en s'amusant à jeter des morceaux de pain aux marmottes qui viennent sans crainte jusqu'à la cabane et l'on remonte en selle pour le retour à l'hôtel, heureux d'être venus passer une demi-journée dans un aussi charmant endroit.